

Publié en 2014

**Entre les lignes
Littératures Sud**

SEMBÈNE Ousmane
Les Bouts de bois de Dieu

Etude critique
par
Bouba TABTI-MOHAMMEDI

Professeur de Littérature à l'université d'Alger

1960

Les Bouts de bois de Dieu paraissent en 1960. L'auteur, Sembène Ousmane, a trente-sept ans en cette année décisive qui voit la plupart des pays africains accéder à l'indépendance. Ainsi, le Sénégal qui avait formé avec le Soudan français – nom porté par la colonie française fondée sur le territoire de l'actuel Mali – la fédération du Mali entre 1959 et 1960, devient indépendant en août et le Soudan français en septembre, prenant le nom de république du Mali. L'auteur a déjà à son actif deux romans : le premier, *le Docker noir* paru en 1956 et le deuxième, *Ô Pays, mon beau peuple*, en 1957.

Cependant, à la fin des *Bouts de bois de Dieu*, est donnée la date d'écriture : « octobre 1957-février 1959 ». Le roman est donc écrit dans une période d'effervescence et de contestation du système colonial qui a pris de l'ampleur à la fin de la Seconde Guerre mondiale et dont les effets furent considérables. En effet, l'opposition à la présence étrangère en Afrique n'a jamais complètement disparu comme le souligne l'historien J. Ki-Zerbo, même si « la période coloniale a constitué [...] une phase historique durant laquelle ce nationalisme domestiqué ou écrasé ne pouvait s'exprimer que sous forme de révolte. De nouvelles circonstances historiques vont lui conférer la stature d'une révolution. » (Ki-Zerbo, 1972 : 469) Parmi les causes de ce réveil de ce qu'il appelle « l'ébranlement de la Seconde Guerre mondiale et ses conséquences », la découverte par les soldats africains de l'homme blanc en situation non coloniale, d'une France défaite et de la puissance des États-Unis et de l'URSS, tous deux affichant un anticolonialisme qui allait dans le sens de leurs intérêts pour les premiers, de leur idéologie pour l'autre. À cela s'ajoutent l'action de l'O.N.U. qui « deviendra très vite une tribune mondiale pour les porte-parole des peuples colonisés » (Ki-Zerbo, 1972 : 473), l'accélération de l'Histoire en Asie et en Afrique du Nord avec la défaite du Japon et la décolonisation des pays qu'il contrôlait, l'indépendance de l'Inde en 1947, la défaite de la

France à Dien Bien Phu, l'anticolonialisme de la Chine, la prise du pouvoir en Égypte par Nasser, l'indépendance de la Tunisie et du Maroc, la guerre de libération menée en Algérie à partir de 1954.

Des facteurs internes s'ajoutent à ces influences extérieures pour nourrir le désir de liberté des peuples d'Afrique comme l'explique J. Ki-Zerbo : « toutes ces influences extérieures, si décisives qu'elles fussent, n'auraient pas pu créer l'Afrique Noire d'aujourd'hui si des facteurs internes puissants de libération n'avaient été déjà en travail » (1972 :474). L'effort de guerre demandé aux populations fut très lourd : « recrutements, réquisitions, travaux forcés, contributions de toutes sortes se succèdent, entraînant parfois des explosions sanglantes » (1972 : 474). Parmi les éléments catalyseurs des aspirations encore diffuses, les syndicats jouent un rôle important malgré un certain nombre de handicaps : leur essor tardif, l'absence d'une industrialisation qui aurait pu nourrir le mouvement syndical mais qui n'allait pas dans le sens des intérêts du système colonial – en effet, « l'exportation de matières premières et l'importation des produits fabriqués demeurent, dans le système colonial impérialiste [...] les caractéristiques de l'économie des pays colonisés » (Suret-Canale,1977 : 203) – la fragilité financière, le manque de formation des militants, la création de « syndicats jaunes » utilisés à des fins de division par le patronat ou l'administration. Les revendications sociales prennent « une tournure nationaliste » et, en territoires français « insistent avant tout sur le principe "À travail égal, salaire égal". »

À côté des ouvriers que les rapports de travail éveillent à la « conscience nationaliste », intellectuels et étudiants y accèdent par « l'expérience de l'aliénation culturelle » (Ki-Zerbo, 1972 : 479) qui sera le terreau du mouvement de la Négritude, terme né dans les années 1930 et forgé par Aimé Césaire :

« Il s'agissait [...] face à la gigantesque opération de négation/assimilation entreprise par les Européens, de réinculquer aux Noirs la fierté d'être eux-mêmes. Le Nègre, élevé dans le mythe de la supériorité de la race blanche, condamné au silence et à l'obéissance, avait désormais à assumer son authenticité. D'où une certaine mode du retour aux sources qui, particulièrement chez les écrivains déracinés des Antilles, devait aboutir parfois à une idéalisation de l'Afrique et de ses traditions » (Makonda, 1985 : 9).

Le mouvement initié par Césaire, Damas, Senghor, qui continuera avec, en particulier, la revue *Présence Africaine*, connut une fortune immense et le soutien de certains intellectuels français comme Sartre qui y voyait « la négation de la négation de l'homme noir ». Cependant certains, et non des moindres – pensons à Fanon – manifesteront des réticences vis-à-vis de la Négritude dont ils souligneront les limites tout en lui reconnaissant l'extrême mérite d'avoir mis en valeur « les concrètes et signifiantes particularités du pays noir » comme le note Édouard Glissant. Plus proche de Fanon que de Senghor, Sembène lui-même est sévère avec le mouvement :

« La négritude en 1933 n'était pas autre chose que le désir de certains Nègres, vivant en Europe et bourrés de complexes, d'être acceptés par la culture occidentale. C'était en somme une littérature d'autodéfense. Je voyais des gens s'amuser avec des mots tandis que moi j'étais intéressé par des revendications politiques [...] je reprochais surtout à ces écrivains d'ignorer les problèmes du peuple et en particulier ceux de la classe ouvrière. »

À la génération de la Négritude, succède une autre génération, celle des romanciers comme Mongo Béti, Camara Laye, Ferdinand Oyono, Cheikh Hamidou Kane, David Diop, et d'autres, attentifs aux questions politiques et sociales. Sembène Ousmane fait partie des écrivains africains des années cinquante « qui s'efforcent, tout en condamnant les méfaits du colonialisme, d'identifier les atouts et les handicaps de l'Afrique sur la voie de la libération politique » (Makonda, 1985 : 9).

Le premier Congrès des Écrivains et des Artistes noirs se tint à la Sorbonne en septembre 1956 et selon Ki-Zerbo (1972 :480) « lançait au monde une sorte de déclaration d'indépendance culturelle »; Sembène raconte sa participation à ce Congrès :
« Je voyais Mongo Béti (qui écrivait *Le Pauvre Christ de Bomba*) : quand j'étais à Marseille, lui était à Aix-en-Provence. À Paris, il y avait aussi Oyono (qui écrivait *Le Vieux nègre et la médaille*). Alors, nous avons fait le triangle. Nos œuvres sont sorties l'année même du Congrès des Écrivains (1956) [...] À ce Congrès, on n'a pas voulu nous écouter ; on était des minus. On leur a dit d'accord, mais nous avons la certitude que l'avenir nous appartient ! À cette littérature, dont je ne contestais pas la valeur et qui faisait partie de notre héritage littéraire, il manquait le peuple et la classe ouvrière » (Haffner, 1985 : 22).

Venons-en maintenant à la date de la fiction dans *Les Bouts de bois de Dieu* dont le sujet est la très dure grève du rail qui vit les cheminots du Dakar-Niger arrêter le travail le 10 octobre 1947 : la grève durera jusqu'au 7 mars 1948. Ce n'était pas la première fois que les cheminots se mettaient en grève : c'est en effet dans les chemins de fer et dans les ports que « s'opère une concentration suffisante pour qu'un esprit de classe commune commence à se manifester » (Suret-Canale, 1977 : 521). Déjà en 1925, la ligne Dakar-Saint Louis était touchée par un mouvement de « débrayage »; quant aux plus vieux des personnages des *Bouts de bois de Dieu*, ils se souviennent de la grève qui a affecté la même ligne du Dakar- Niger du 27 septembre au 1^{er} octobre 1938 et à laquelle certains comme Fa Keïta ont participé et dont d'autres, comme la vieille Niakoro, gardent le souvenir.

Le conflit oppose à la Régie du chemin de fer les cheminots maliens et sénégalais qui veulent obtenir les mêmes droits que les cheminots français. Si « à la fin de 1946, il y a bien quelque chose de changé en Afrique [et qu'il] est acquis qu'il n'est plus possible de continuer à employer les mêmes méthodes de gouvernement que par le passé », il n'en reste pas moins que « les forces réactionnaires qui se sont ressaisies après le grand choc de la libération de la France veulent obstinément s'en tenir à des changements superficiels de forme ou d'étiquette sans modifier véritablement le système colonial traditionnel » (Suret-Canale, 1977 : 71). C'est pourquoi cette grève sera aussi longue et dure comme le montre le roman de Sembène Ousmane qui, dépassant le manichéisme racial, s'attache à souligner que la lutte menée par les ouvriers du chemin de fer se pose moins en termes de races qu'en termes de classes, l'une, dominante, opprimant l'autre dans un système profondément inégalitaire.

Parti de faits réels, Sembène va les transformer par le travail de l'écriture sans lequel il n'est pas d'œuvre littéraire ; ce qu'il écrit dans « l'avertissement » de *L'Harmattan* – « J'avertis que je ne tente ni œuvre d'historien, ni œuvre de chroniqueur. Les hommes, les femmes et les enfants évoqués en ces pages sont nés de ma plume et des faits que j'interprète » – est valable pour l'ensemble de l'œuvre.

Cependant la lutte syndicale participe également au mouvement nationaliste comme le souligne Suret-Canale :

« Aux revendications de salaires se conjuguèrent des revendications tendant à étendre aux Africains les bénéfices d'avantages réservés jusque-là aux Européens : par là, la lutte syndicale prenait un tour anticolonialiste, en s'attaquant non seulement aux formes classiques de l'exploitation capitaliste, mais à la discrimination sociale spécifique du colonialisme » (Suret-Canale, 1977 : 18).

Se faisant le chantre de cette lutte contre l'exploitation, Sembène Ousmane dans la lignée des romanciers succédant aux poètes de la Négritude pose le problème des rapports entre le roman et la société, la littérature et l'histoire. *Les Bouts de bois de Dieu* nous fait pénétrer dans la société africaine à un moment de mutation profonde ; le regard porté sur une société réelle, ni mythique ni idéalisée mais en devenir, est attentif et lucide : s'il est sans complaisance vis-à-vis de la religion, de certaines formes de la tradition, du statut de la femme dans une société

polygame, il l'est tout autant vis-à-vis des jeunes gens éblouis par le mirage de l'Occident, ceux qui se considèrent comme des « évolués » mais sont plus, pour lui, des aliénés; il l'est encore moins vis-à-vis de ceux qui se font les alliés du système en place, notables et chefs religieux. Sa sympathie va aux petites gens, aux gens ordinaires en butte aux difficultés de toutes sortes, gens qu'il a côtoyés durant toute sa vie et dont il a partagé beaucoup d'épreuves comme le montrent sa vie et son parcours.

NB – Les citations faites de l'œuvre étudiée, *Les Bouts de bois de Dieu*, sont suivies de la page dans l'édition Presses Pocket. Pour les autres références, elles sont réduites à l'essentiel à la suite de la citation en texte avec : nom de l'auteur, date de la publication, numéro de page. Ces informations permettent de retrouver la référence complète en bibliographie.